

Commentaire par Marie-Ange Pongis-Kandhjian*
du film *L'emploi du temps* (France, 2001)
de Laurent Cantet,
projeté au Cinéma du Parc, à Montréal,
le 12 mars 2010.



Un homme dans la quarantaine, marié, père de deux enfants, est congédié. Au lieu de chercher un autre emploi, il erre dans sa voiture et il invente pour son entourage une position fictive dans un organisme international basé en Suisse, pas très loin de son domicile. Comme source de revenu, il prélève des sommes auprès de sa famille et de ses amis, leur promettant un rendement impressionnant. Son errance se poursuit pendant des semaines alors que montent en lui une confusion et un désespoir qu'au volant de sa voiture il enferme dans sa solitude et son silence.

*Marie-Ange Pongis- Kandhjian est psychologue,
psychanalyste et membre de la SPQ

Le film de Laurent Cantet *L'emploi du temps* se résume en quelques lignes : Vincent, consultant en entreprise, vient d'être licencié. Il cache cette déconvenue à son entourage, et s'invente un nouvel emploi à l'ONU, à Genève. Il passe ses journées et ses nuits sur la route, sur les stationnements, ou dans un refuge en montagne, apprenant par cœur de documents administratifs pour étayer la fiction de son emploi, de sa vie.

Toute la semaine « en déplacement », Vincent rentre chez lui la fin de semaine et retrouve sa femme et ses enfants. Pour assurer son train de vie, il escroquera parents et amis. D'arnaques en dissimulations, sa peur de décevoir mettra en branle un engrenage dont il ne pourra plus se dégager.

À l'origine du film que nous venons de voir, un sordide fait divers réel, «Le cas Romand». Jean-Claude Romand, un Français qui habitait tout près de la frontière suisse et qui, malgré le fait d'avoir raté sa 2^e

année de médecine, a fait croire à tous, pendant 18 ans, qu'il était médecin, qu'il travaillait en Suisse à l'OMS. Il a escroqué financièrement son entourage et en 1993 lorsqu'il s'est senti découvert, acculé et habité par une terrible rage narcissique, il a fini par tuer ses parents, sa femme, leurs deux enfants et le chien de la famille... Voulant se supprimer, il a pris des somnifères, il a mis le feu à la maison familiale, mais... Malheureusement pour lui, il a survécu.

Cette tragédie a tellement frappé l'imaginaire européen qu'elle a inspiré en peu de temps plusieurs livres et films.

En 2000, Emmanuel Carrère, après avoir interviewé Romand pendant plusieurs années, alors que celui-ci était en prison, a écrit *L'adversaire* (Paris, Éd. P.O.L.). Le metteur en scène de *L'emploi du temps*, Laurent Cantet, s'est inspiré de ce roman. Il a cependant volontairement évacué le côté « monstrueux », pathologique, du personnage pour s'intéresser surtout au côté « banal », « caméléon » du menteur, partageable par chacun d'entre nous, tout en restant sombre et inquiétant. Il a choisi pour jouer le rôle de romand un acteur inconnu, neutre, à qui tout un chacun peut s'identifier, un être humain comme des milliers d'autres. Il a transformé l'épouvantable réel en réalité filmée. Sans qu'il ne soit jamais directement question de meurtre dans son film, une tension terrible sourd cependant dès le début.

Les premières scènes du film sont banales, anodines. On voit le personnage principal, Vincent, dans sa voiture. Il a l'air heureux, il chantonne. En rase campagne, il fait la course avec le TGV Paris-Genève. Un sourire presque enfantin flotte sur son visage. On l'imagine dire « ma voiture va aussi vite que le train » (version « soft » de « mon pénis est aussi grand que celui de mon papa »). Il semble être dans une sorte de bulle de bien-être, de liberté, aimer cette vie nomade. Il le dira d'ailleurs textuellement plus loin dans le film : « La seule chose qui me plaisait dans mon boulot, c'était les trajets. J'étais tellement bien dans ma bagnole, que j'avais de la peine à en sortir »

Mais peu à peu les choses se gâtent, d'omissions en petits mensonges, puis de petits mensonges en mensonges plus conséquents, le cycle infernal s'enclenche.

Si l'injonction « Tu ne mentiras pas » fait partie des dix commandements, c'est bien parce que la tendance à mentir est universelle et inhérente à la nature humaine. Enfants, nous avons tous menti et, alors que nous avons le mensonge en horreur, adultes, nous mentons encore. Parfois? Souvent? À chacun de nous de faire son mea culpa intérieur.

On peut se demander s'il y a une frontière à ne pas franchir entre les « petits » mensonges, les « pieux » mensonges, les mensonges « diplomatiques » (: « pour ne pas faire de la peine »), les mensonges par omission (dissimulation de la vérité), les mensonges d'intimité, visant à cacher une partie de soi au regard d'autrui, à prévenir l'intrusion de quelqu'un dans sa sphère privée et les autres mensonges. Pour le jeune enfant pouvoir **ne pas dire** « toute la vérité et rien que la vérité », avoir des secrets, dire de petits mensonges, a un rôle structurant. Cela lui permet de se différencier de ses parents, des adultes qui l'entourent et de réaliser qu'ils ne peuvent pas lire dans ses pensées. À l'âge adulte par contre, derrière un mensonge, il y a un doute identitaire latent, une douleur, causée par une blessure narcissique ou un vide qu'on ne sait pas combler...

Mais revenons au film.- Lorsque Vincent rencontre son camarade de travail de 10 ans qui s'est inquiété pour lui et pour sa femme (il avait raconté qu'elle avait eu une dépression nerveuse), Vincent le raye du revers de la main de sa carte affective « Ce que tu penses ne m'intéresse pas »... Confronté à la réalité, il s'esquive, s'ampute pourrait-on dire.

Alors qu'il rêve d'une vie sans contraintes ni responsabilités, nous le voyons travailler pratiquement tout le temps pour bâtir son réseau de mensonges : il travaille d'arrache-pied, nuit et jour, en apprenant par cœur des textes, des statistiques, des graphiques qu'il récolte dans les salles des pas perdus des organisations internationales. Dans une scène du film, on le voit assis au bord d'une rivière qui serpente, apprenant un texte et en surplomb, un couple le regarde... Partir à la dérive, de mensonge en mensonge, de fuite en fuite? Se noyer?

Plus le film avance, plus on se demande si Vincent est un "simple" menteur, un mythomane, ou un menteur doublé d'un escroc. Par moments on a l'impression qu'il croit vraiment à cette néo-réalité qu'il construit au jour le jour : lorsque sa femme, enseignante, lui dit qu'elle l'envie de pouvoir faire ce qu'il aime, il répond "candidement" « Maintenant que je gagne plus, tu pourrais toi aussi t'arrêter »

Tout au long du film, les vitres de sa voiture, de sa maison ou de celle de son ami Nono, des salles de l'ONU ou encore le brouillard, s'interposent entre Vincent et la « réalité extérieure » et en font un spectateur solitaire, lové dans sa bulle narcissique et coupé des autres. Il a souvent l'air de flotter, de se déplacer comme dans un rêve. On a une impression d'irréalité et d'errance. En fait Vincent ne sait pas qui il est. Il se forge une personnalité qui dépend du regard des autres.

En tant que spectateur, on se surprend parfois à espérer que la vérité l'emporte : quand son ami Nono veut lui confier ses petites économies, Vincent hésite. En fait, cet ami semble vivre «pour de vrai» ce que Vincent désirerait : la femme de Nono travaille et gagne les sous du ménage alors que Nono, lui, vit «libre» et crée de la musique.

À la 106^e minute du film, Vincent a un moment d'intense vérité : fumant une cigarette dans la pénombre il avoue à sa femme « Ça ne se passe pas comme je voulais... Je suis en train de me raconter des histoires en me disant que tout va bien ... J'ai peur de décevoir ... Il y a des moments où je ne sais pas ce qu'on attend de moi ... Je panique, j'ai la tête vide. J'ai des moments d'absence. Les gens sont pour moi des visages étrangers ». Nous sentons la vertigineuse solitude qui l'assaille. Et puis brusquement, au milieu de toute cette vérité une phrase qui nous fait vaciller, nous, les spectateurs «Ce n'est pas parce que l'ambiance n'est pas bonne au bureau » dit-il ... Nous sommes largués, nous ne savons plus ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas... La frontière entre le réel et la fiction semble floue. Le metteur en scène se plaît d'ailleurs à ce jeu : le personnage de Jean-Michel, le contrebandier, est joué par Serge Livrozet, qui a été dans la vraie vie ce qu'il est dans le film, voleur, faussaire, escroc qui a fait de la prison, mais qui s'est racheté par la suite et est devenu militant pour les droits des prisonniers.

Une double vie, une double réalité se déroule devant nos yeux. Vie réelle ? Vie rêvée ? Plusieurs scènes du film ont un caractère quasi-onirique, notamment celle où, en pleine forêt, la fragile frontière en bois qui sépare la Suisse de la France est traversée de nuit. La problématique de la précarité des limites est clairement figurée. Elle l'est aussi dans la scène où Vincent et sa femme sont dans le refuge à la montagne et qu'il a l'impression de la perdre – de se perdre - dans la brume. À la limite, on peut même se demander si cette femme existe vraiment ou si elle n'est que le produit des fantasmes de Vincent.

Le réel et l'imaginaire peuvent parfois être confondus et un effet d'inquiétante étrangeté se produit souvent quand la frontière entre fantasme et réalité devient floue, quand quelque chose que nous avons toujours considéré comme fantastique se présente à nous comme réel. L'inverse est tout aussi vrai...

La mythomanie serait en fait un "cache-misère" et une défense contre un sentiment d'infériorité. C'est sans doute pour cela qu'elle est si tenace. La fin du mensonge serait le retour à un monde réel insupportable de souffrances. Pour éviter les frustrations, le mythomane s'enferme dans un univers où réalité et fiction sont équivalentes. Il se fait croire à lui-même que tous ses désirs sont possibles

Le metteur en scène tente aussi de plaider pour la cause du désir. Du désir avec un grand D. Si Vincent, ment c'est pour avoir accès à son désir. Il en a assez d'être broyé par les dictats sociaux du monde du travail qui définit l'humain par ce qu'il Fait et pas par ce qu'il Est. Il voudrait être aimé par son père, par sa femme, par ses enfants, même s'il est chômeur, sans travail ni identité sociale. Il désire être libre, sans entrave, sans avoir à jouer un rôle, sans obligations ni responsabilités. Lequel ou laquelle d'entre nous n'a pas eu ces mêmes désirs un jour ou l'autre?

Mais cette nouvelle création de lui-même qui se construit sous nos yeux ne réalise-t-elle pas du même coup le désir d'être tenu pour disparu? Disparaître, ne pas être trouvé, tenir le faux pour plus réel que le vrai, se cliver, se déchirer pour survivre. La part de faux-self qui se soumet aux exigences de l'environnement signe la faillite du sentiment d'identité. On ne peut s'empêcher de penser à l'imposture de Romain Gary sous la fausse identité d'Émile Ajar.

Tout mensonge emporte avec lui un désir. Celui du mythomane est d'être reconnu pour ce qu'il n'est pas. Comme s'il fallait se peindre sous les traits d'un autre pour s'accorder le droit d'exister. Boris Cyrulnik va aussi dans ce sens lorsqu'il écrit que, n'ayant pas la force d'exister dans le réel, les mythomanes ne savent pas réellement qui ils sont, puisqu'ils ne s'identifient que par l'imaginaire. Rappelons-nous qu'en grec « pseudos» veut aussi bien dire mensonge qu'erreur. Se mentir? Se tromper? Se duper?

Lorsque le sujet souffrant s'engage dans une thérapie ou une analyse, il se met dans une position de recherche par rapport à sa vérité qui n'a rien à voir avec l'exactitude des faits. Il s'agit de la vérité du désir inconscient et celle-ci ne peut pas être appréhendée par la conscience.

Plus le sujet avance dans son analyse, moins il ment, puisqu'il arrive mieux à se confronter à son désir, aussi scandaleux soit-il.

On peut se poser la question « Comment devient-on un Jean-Claude Romand dans la vraie vie, (dans ce film, un Vincent) ?» Quelle fêlure dans l'enfance aboutit à cet abîme de l'âge adulte? Une dissociation? Un clivage de la personnalité ? Le film ébauche seulement un malaise père-fils, mais il sourd entre les deux lorsqu'ils sont en présence.

En me documentant sur l'horrible drame de J-C Romand, source du film que nous venons de voir, deux détails de sa vie m'ont frappé :

- Le premier : dans sa famille d'origine il était constamment pris dans une injonction paradoxale, un « double bind » inextricable : «chez les Romand on ne ment jamais» semblait être la devise d'honneur de la famille D'autre part, il fallait dissimuler toute chose désagréable à Mme Romand-mère, parce qu'elle était de santé fragile. Ainsi tout le monde mentait constamment, tout en le niant.
- Le deuxième : le sujet que Jean-Claude Romand a choisi pour sa dissertation de philosophie de fin du collégial, était « La vérité existe-t-elle? Ça laisse rêveur...

Vincent souffre d'un trouble de l'identité. Il semble s'être forgé un faux-self grandiose qui ne lui laisse que peu d'espace d'authenticité. Peut-être croit-il au début (dans une sorte de *wishfull thinking*) à ce « nouvel emploi». Mais constamment aiguillonné par les questions de son père il organise ses mensonges pour rester dans sa rêverie.

Finalement, c'est Jean-Michel, contrebandier et menteur lui-même, qui mettra Vincent face à la réalité : «Vous délirez complètement» lui dira-t-il, sans aucun pathos. Le langage corporel de Vincent est alors impressionnant. On le voit carrément se dégonfler comme un ballon crevé : le narcissisme grandiose s'effondre ... On le sent au bord des larmes, prêt à fuir une fois de plus, mais il se met à nu, dévoile tout et semble soulagé. La phrase de Winnicott «se cacher est un plaisir, mais ne pas être trouvé est une catastrophe» m'est revenue en mémoire. Pour Vincent, mentir est un plaisir mais ne pas être démasqué – ou l'être tardivement comme ça a été le cas pour Jean-Claude Romand - serait une catastrophe.

Mais là encore, vérité, contre-vérité, demi-vérité et demi-mensonge s'entretiennent et se métissent ; souvenez-vous de la scène du souper. Jean-Michel explique au fils adolescent que «la contrefaçon, c'est hors la loi». Une tension à couper au couteau s'installe alors. L'épouse, qui a appris que Vincent s'était fait renvoyer, a un malaise. Le chat sort du sac...

L'imposteur, tout comme le mythomane, ne peut se passer d'un public. Sans auditoire pour l'aduler, l'imposteur est désarmé. Nous voyons la femme de Vincent le couvrir, prendre sa défense lorsque son père questionne sa demande de prêt pour soi-disant s'acheter un appartement à Genève.

Souvent ne sommes-nous pas tous un public complice des mensonges qui nous entourent dans différents domaines de notre quotidien : pensons à la réalité (ou devrais-je plutôt dire à la virtualité) financière

dans laquelle nous baignons : les papiers commerciaux, les taux d'intérêts faramineux, le crédit illimité, les fraudes électorales, la publicité mensongère, la fuite en avant dans la consommation effrénée et l'illusion du bonheur. On nous raconte des histoires de trésors merveilleux auxquelles nous **voulons** croire.

Et dans le domaine médical, le placebo serait-il un mensonge thérapeutique? Une collègue psychiatre est d'avis que la surmédication en antidépresseurs ou l'acharnement thérapeutique, qui est un refus de la mort, sont aussi des formes de mensonges, ou tout au moins d'illusions.

La philosophe Hannah Arendt dans son ouvrage *Du mensonge à la violence*¹[3] propose une analyse du rôle du mensonge en politique. À partir des documents du Pentagone relatifs à la guerre du Vietnam publiés dans le *New York Times*, elle montre qu'en politique, le mensonge est souvent érigé en art et qu'il a un rôle instrumental. Dans le cas de ces documents, le mensonge a été utilisé pour justifier un engagement militaire. Elle nous explique aussi de manière implicite comment, en usant du mensonge, un gouvernement peut conduire les citoyens à chercher une riposte à travers des mouvements tels la désobéissance civile et peut les pousser à adopter des comportements de violence. Mais les hommes politiques chez nos voisins du Sud sont loin d'avoir le monopole des mensonges ...

Pour celui à **qui** on a menti, la découverte de la vérité est aussi une blessure narcissique de taille, à la mesure de la crédulité dont il a fait preuve : le fils de Vincent lui dit « Tu t'es foutu de notre gueule, tu t'es moqué de nous».

Pour échapper au regard sévère de son fils et à la présence de son père, Vincent saute par la fenêtre et fuit en voiture sur la route. Puis il sort de sa voiture et on entend les voix angoissées de son père et de sa femme qui l'appellent dans la nuit. On pense à un suicide...

La dernière scène du film est terrible : Vincent ne se suicide pas, mais est-ce qu'il tue son désir en rentrant à nouveau dans le rang? Il postule à un nouvel emploi et déploie à nouveau les draperies de la séduction. Mais lorsque l'employeur parle des exigences du poste, on voit le visage de Vincent se décomposer, son regard devenir vague et on le sent fuir à nouveau dans le kaléidoscope des mensonges et des demi-vérités...
